

Dictée du 2 novembre : La cathédrale de Malines. Extrait de En voyage. T II. V Hugo

Paru dans « *En voyage* », ce texte fait partie de l'ensemble de lettres que Victor Hugo écrit depuis ses voyages. Il est accompagné de Juliette Drouet.

Victor Hugo fut l'un des premiers écrivains et poètes français à faire le voyage de Belgique, en 1837 : une de ces escapades d'été, amoureuses, touristiques et poétiques, dont il avait donné l'habitude à Juliette Drouet. Juliette connaissait un peu la Belgique : elle avait commencé sa - brève - carrière de comédienne à Bruxelles :

Bruxelles, 18 août.

Je suis encore à Bruxelles, mon Adèle. En attendant la diligence, je te commence une lettre que je finirai à Louvain ou à Malines. Tu vois combien c'est un bonheur pour moi de me rapprocher de toi par la pensée en t'écrivant (...)

La cathédrale de Malines est badigeonnée de blanc à l'intérieur et encombrée des fantaisies étranges de l'art **au dix-huitième** siècle. En revanche, l'extérieur est prodigieux. La tour terrifie. J'y suis monté. **Trois cent soixante-dix-sept** pieds de haut, **cinq cent cinquante-quatre** marches ! Presque le double des tours de Notre-Dame. Cette œuvre monstrueuse est inachevée. Elle devait être surmontée d'une flèche de **deux cent soixante** pieds de haut, ce qui lui **eût fait** passer de plus de cent pieds la grande **pyramide** de **Giseh**. Les **Hollandais** en ont été jaloux, une tradition du pays dit que ce sont eux qui ont emporté en Hollande les pierres destinées à parfaire la grande tour.

À chaque face de cette tour, il y a un cadran de fer doré de **quarante-deux** pieds de diamètre. Tout cet énorme édifice est habité par une horloge ; les poids montent, les roues tournent, **les pendules** vont et viennent, le carillon chante. C'est de la vie, c'est une âme.

Le chant du carillon se compose de **trente-huit** cloches, **toutes** frappées de plusieurs marteaux, et des six gros bourdons de la tour qui font les basses. **Ces** six bourdons sont d'accord, **excepté** le maître bourdon, qui est maintenant fêlé, et qui pèse **dix-huit mille huit cents** livres. La plus petite de ces six cloches pèse **trois mille quatre cents**. Le cylindre de cuivre du carillon pèse **cinq mille quatre cent quarante-deux livres**. Il est percé de **seize mille huit cents** trous d'où sortent les becs de fer qui vont mordre d'instant en instant les fibres du carillon.

À de certains jours, un homme s'assied là à un clavier que j'ai vu, comme Didine se met au piano, et joue de cet instrument. Figure-toi un piano de quatre cents pieds de haut qui a la cathédrale tout entière pour queue.

J'admire, depuis que je suis en Flandre, la **ténuité** et la délicatesse des **meneaux** de pierre **auxquels** s'attachent les verrières des fenêtres. Cette cathédrale de Malines a une vraie chemise de dentelle. À Malines le chemin de fer passe. Je suis allé le voir. Il y avait là dans la foule un pauvre cocher de coucou, picard ou normand, lequel regardait piteusement les wagons courir, traînés par la machine qui fume et qui geint. — Cela va plus vite que vos chevaux, lui dis-je. — Beau miracle ! m'a répondu cet homme. *C'est poussé par la foudre*. — Le mot m'a paru **pittoresque** et beau.

VOCABULAIRE :

- **Pied** : ancienne mesure de longueur = 32,4cm.

En fait, la tour de la cathédrale de Saint-Rombaut a 97 m de haut ; les tours de Notre Dame, 68 m

Les mesures avant le système métrique :

Unicité des unités de mesures jusqu'au IX^e siècle

Dans la plus haute antiquité, les poids et mesures de l'Asie et de l'Égypte étaient universellement en usage dans tout le continent, en Europe, en Asie, en Afrique.

En France, du temps des premiers rois, les poids et mesures étaient aussi uniformes. Les magistrats étaient chargés, par des ordonnances, non seulement d'en entretenir l'uniformité dans toutes les provinces, mais encore de les vérifier d'après les étalons qui, pour la garantie publique, étaient alors gardés soigneusement dans le palais du roi¹.

Multiplicité des unités de mesures du IX^e jusqu'au XVIII^e siècle

Vers la fin du règne de Charlemagne (qui introduisit la livre de 12 onces) et pendant celui de Charles II, de 840 à 877, cette uniformité commença à s'altérer. Les seigneurs suzerains, profitant alors des troubles de l'État, introduisirent des usages conformes à leurs intérêts, en créant des mesures plus grandes ou plus petites que le prototype. Bientôt chaque ville, chaque village eut ses poids et ses mesures particuliers ; il y avait même des cantons (comme dans la Bretagne) où l'on était obligé d'avoir jusqu'à six mesures différentes dans le même grenier. Que résultait-il de cette confusion ? Que, les étalons étant abandonnés, on rétablissait les mesures à volonté, ce qui donnait lieu à des injustices et à des procès qui ruinaient souvent les habitants des campagnes¹.

Philippe IV, Philippe V, Louis XI, François I^{er}, Henri II et leurs successeurs, reconnaissant l'abus de cette confusion, nuisible à l'intérêt général, entreprirent de rétablir cette uniformité ; des commissions furent nommées, des ordonnances rendues et des procès-verbaux dressés à cet effet ; mais ces projets furent abandonnés ; on en comptait 490, souvent contradictoires, et presque autant de poids et de mesures que de lieux. Vers le milieu du règne de Louis XVI, un système décimal de poids et de mesures fut proposé et devait enfin rendre cette uniformité depuis si longtemps désirée, lorsque de nouveaux troubles empêchèrent le roi de mettre ce projet à exécution, projet qui fondait toutefois déjà l'idée du **futur nouveau système métrique** unique qui allait perdurer jusqu'à nos jours.

Naissance du mètre en 1791

Les cahiers de doléance rédigés lors de la Révolution de 1789 réclamaient une mesure universelle pour s'affranchir de l'arbitraire des unités de mesure seigneuriales. Le climat de réforme qui suivit les événements révolutionnaires permit de précipiter le choix d'un étalon.

Une commission est instituée le 16 février 1791 pour définir cette unité universelle. Elle est composée de Jean-Charles de Borda, Nicolas de Condorcet, Pierre-Simon de Laplace, Joseph-Louis de Lagrange et Gaspard Monge. Le choix doit être fait entre trois références possibles : la longueur du pendule simple à secondes à la latitude de 45°, la longueur du quart du cercle de l'équateur ou enfin la longueur du quart du méridien terrestre. C'est cette dernière mesure qui

est retenue le 26 mars 1791, date de création du mètre qui est défini comme la dix millionième partie du quart du méridien terrestre.

Nom d'unité	correspondance	en <u>pied-du-roi</u>	en <u>toise de l'Écritoire d'avant 1667</u>	en <u>toise du Châtelet d'après 1668</u>
un <u>point</u>	1/12 ligne	1 / 1 728	0,189 <u>mm</u>	0,188 <u>mm</u>
une <u>ligne</u>	12 points	1 / 144	2,268 <u>mm</u>	2,256 <u>mm</u>
un <u>pouce</u>	12 lignes	1 / 12	2,722 <u>cm</u>	2,707 <u>cm</u>
un <u>pied-du-roi</u>	12 pouces	1	32,660 <u>cm</u>	32,484 <u>cm</u>
une <u>toise</u>		6	1,959 <u>m</u>	1,949 <u>m</u>
une perche-du-roi	3 toises	18	5,877 <u>m</u>	5,847 <u>m</u>
<i>une perche ordinaire</i>	10/9 perches-du-roi	20	6,532 <u>m</u>	6,497 <u>m</u>
une <u>perche</u> d'arpent	11/9 perches-du-roi	22	7,185 <u>m</u>	7,146 <u>m</u>
<i>une lieue ancienne</i>	<i>500 perches ordinaires</i>	10 000	3,266 <u>km</u>	—
une <u>lieue</u> de Paris	<i>600 perches ordinaires</i>	12 000	—	3,898 <u>km</u>
une lieue des Postes	660 perches ordinaires	13 200	—	4,288 <u>km</u>
<i>une lieue tarifaire</i>	<i>720 perches ordinairesordinaires</i>			

- **Giseh** : à Giseh, en Egypte, il y a un groupe de 9 pyramides, la plus grande a une hauteur de 138 m.
- **Les pendules** : ce sont les balanciers d'horloges. On dit, ici, un pendule.
- **Bourdon** : très grosse cloche à son grave
- **La livre** : ancienne unité de poids qui valait ± 490 g. Aujourd'hui, elle vaut 500g.

Unités de masse dans le système du roi (de France)

Nom d'unité	Ratio (livre)	Ratio (once)	Ratio (denier)	Ratio (prime)	Équivalence (arrondie)	
une prime	$1 / 384 / 24^2$	$1 / 24^3$	$1 / 24^2$	1	2,213 1	mg
un grain (de Paris)	$1 / 384 / 24$	$1 / 24^2$	$1 / 24$	24	53,114 8	mg
un denier	$1 / 384$	$1 / 24$	1	576	1,274 8	g
un gros (ou une grosse)	$1 / 128$	$1 / 8$	3	1728	3,824 3	g
une once (de Paris)	$1 / 16$	1	24	8×1728	30,594 1	g
un quarteron	$1 / 4$	4	24×4	32×1728	122,376	g
un marc (ou une demi- livre)	$1 / 2$	8	24×8	64×1728	244,752 9	g
une livre des poids de marc	1	16	24×16	128×1728	489,505 8	g
un quintal	100	16×100	$24 \times 16 \times 100$	$100 \times 128 \times 1728$	48,950 6	kg
un tonneau	100×20	$16 \times 100 \times 20$	$24 \times 16 \times 100 \times 20$	$20 \times 100 \times 128 \times 1728$	979,011 7	kg

FICHE : LES ADJECTIFS NUMÉRAUX

On distingue :

- ✓ **les adjectifs numéraux ordinaux** qui expriment un ordre, un rang : premier, deuxième, troisième...

Les adjectifs numéraux ordinaux s'accordent en genre et en nombre avec le nom qu'ils qualifient.

On rattache aussi aux numéraux ordinaux :

Dernier, der, avant-dernier.

"second" (employé parfois en place de deuxième quand il n'y a pas de troisième).

- ✓ **Les adjectifs numéraux cardinaux :**
-

Accord des adjectifs cardinaux

Les nombres (ou **adjectifs numéraux**) **cardinaux**, même employés comme noms, sont **toujours invariables, sauf un, vingt et cent :**

Ex : Les **quarante-cinq** dernières pages sont les plus intéressantes. J'avais les **quatre neuf** dans mon jeu (de cartes)

- **Un**

Un est variable en genre seulement.

Ex : trente et **une** fenêtres ; vingt et **une** cartes

Il se leva à quatre heures **une** (minute), et partit à cinq heures moins **une**.

Malgré une certaine hésitation de l'usage, un est généralement invariable dans les deux cas suivants :

Indication d'une page, d'un livre ou d'une autre subdivision d'ouvrage où un a valeur d'ordinal : page 1 (page « un ») ; lettre XXI (lettre « vingt et un »)

Expressions (vingt et un mille, trente et un mille, etc.) où un porte sur mille plutôt que sur le nom féminin qui suit : vingt et un mille pommes

- **Vingt et cent**

Vingt et cent varient en nombre quand, multipliés par un autre nombre, ils constituent le dernier terme d'un adjectif numéral composé : quatre-vingts oiseaux ; cinq cents litres

On écrit cependant **cent vingt**, parce qu'il ne s'agit pas d'une multiplication.

- Lorsque **vingt** et **cent** sont suivis d'un ou de plusieurs autres adjectifs numéraux, ils restent **invariables** : quatre-vingt-dix oiseaux ; cinq cent vingt et un grammes ; trois cent mille dollars

Employés avec une valeur **ordinaire**, ces mots restent invariables : les années quatre-vingt ; le quatre-vingt du boulevard Maisonneuve ; l'an mille huit cent ; le paragraphe deux cent.

Principes d'écriture :

a) Nombres inférieurs à cent

Les composants d'un nombre inférieur à cent sont reliés :

- Soit par le trait d'union : vingt-quatre ; quarante-septième
- Soit par la conjonction *et* devant *un* et *onze* : vingt et un ; soixante et onze
à l'exception de *quatre-vingt-un* et *quatre-vingt-onze*.

b) Cent, mille

Les nombres *cent* et *mille* ne sont jamais précédés ni suivis du trait d'union, ni normalement suivis de la conjonction *et* : mille vingt ; cent onze ; deux mille cent quatre-vingt-dix-sept hectares

- l'an mille (ou mil) sept cent vingt et un
 - On rencontre encore *mil* dans l'écriture des dates. Cette graphie est toutefois moins courante de nos jours.
 - La conjonction *et* subsiste dans certaines expressions consacrées et certains titres d'ouvrages : les cent et une manières d'avoir tort ; *Les mille et une nuits*

L'AUTEUR : Victor Hugo (1802.1885)

Monstre sacré de la littérature française, exceptionnel par son implication dans les combats de son temps autant que par la fécondité de son imagination, Hugo domine le XIX^e siècle. Placé par sa naissance au cœur des tiraillements d'un siècle mouvementé (un père républicain puis bonapartiste, une mère royaliste et vendéenne), évoluant du royalisme ultra au socialisme républicain, à la fois brocardé et encensé de son vivant, connaissant l'exil et les deuils, il veut tout dire, en somme, pour tous, et de toutes les façons possibles.

Drame, recueil poétique, roman, préface, assemblée politique, affiche placardée, tout est tribune pour Hugo

Tel son personnage Hernani, Victor Hugo est à lui seul « une force qui va ! ». Son œuvre reste l'une des plus puissantes et des plus populaires de la littérature française.

Victor Hugo est né le 26 février 1802, à Besançon. Il est le dernier fils d'un général d'Empire, le comte Léopold Hugo. Sa mère, née Sophie Trébuchet, élève souvent seule ses trois enfants à Paris, son mari s'éloignant au gré de ses obligations militaires, en Corse puis à l'île d'Elbe en 1803. Victor et ses frères passent leur enfance à lire et à se cultiver grâce aux bons soins maternels, notamment au parc des Feuillantines près duquel la famille Hugo s'est installée au mois de mai 1809. Celle-ci doit cependant quitter la France et suivre en Italie en 1808 le comte Léopold Hugo, nommé gouverneur d'Avellino par le roi Joseph Bonaparte, puis en Espagne en 1811.

Avec la chute de l'Empire, Léopold Hugo est de retour à Paris. Victor et son frère Eugène sont alors retirés à leur mère, séparée de fait depuis quelques années d'avec son mari, et placés à la pension Cordier. Selon les vœux paternels, ils se destinent à intégrer l'École Polytechnique. En 1816, Victor entre ainsi au Lycée Louis le Grand, délaissant parfois ses études pour rédiger des vers. Il obtient en 1818 une distinction en sciences physiques au Concours général. La même année, une procédure de divorce prononce enfin la séparation de corps et de biens des époux Hugo.

Encouragé par sa mère chez laquelle il peut enfin résider, Victor s'adonne alors aux lettres avec l'ambition de réussir. « *Je serai Chateaubriand ou rien* », écrit-il à l'âge de quatorze ans sur un cahier d'écolier. En 1817, il reçoit les encouragements de l'Académie Française, qui a remarqué l'un de ses poèmes.

En 1819, le Lys d'or lui est décerné pour la rédaction d'une ode d'inspiration royaliste : le jeune homme milite pour le rétablissement de la statue d'Henri IV... Ce prix est la plus haute récompense décernée par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse.

Au mois de juin 1822, Victor Hugo publie son premier volume intitulé « *Odes et Poésies diverses* ». Cette œuvre le fait remarquer des cercles royalistes. Louis XVIII lui attribue une pension de mille francs, obtenue à la demande de la duchesse de Berry. Les années qui suivent sont très prolifiques pour l'écrivain. Les recueils de poèmes, « *Nouvelles Odes* » en 1824, « *Ballades* » en 1826, ainsi que les romans, « *Han d'Islande* » en 1823 et « *Bug Jargal* » en 1826 se succèdent. Charles X, le nouveau souverain, le fait chevalier de la Légion d'honneur en 1825, alors qu'il n'est âgé que de vingt-trois ans. La même année, l'écrivain pensionné et membre de la Société royale des bonnes lettres, assiste d'ailleurs au sacre du roi, qui a lieu le 29 mai en la cathédrale de Reims. Une ode rédigée pour l'occasion par le poète, chantre de l'alliance du trône et de l'autel, lui vaut un service de table en Sèvres ainsi qu'une entrevue avec le nouveau monarque.

Après le décès de sa mère hostile au projet de son fils, Hugo se marie le 12 octobre 1822 à **Adèle Foucher**, une amie d'enfance dont il s'est épris. L'écrivain est bientôt le père de quatre enfants. Se consacrant à son travail d'homme de Lettres, il se détourne peu à peu de ses

obligations familiales et conjugales, s'éloignant de sa femme. Celle-ci se lie alors à son ami Charles Augustin de Sainte-Beuve, qui devient davantage qu'un consolateur amical auprès de la jeune épouse, à partir de 1830. Quelques années plus tard, en 1833, l'écrivain fait la connaissance de **Juliette Drouet**, une comédienne du Théâtre de la Porte Saint-Martin qu'il ne quittera plus.

« *Poète du parti ultra* » suivant le mot de Stendhal, ses convictions politiques évoluent au cours de ces années. Dès 1824, il fréquente le salon de Charles Nodier, à l'Arsenal où celui-ci est bibliothécaire, et se rapproche de l'opposition libérale. La mort de son père en 1828 réveille également son intérêt pour le passé napoléonien dont il découvre la grandeur. Au mois de février 1827, le poète compose son ode « *A la Colonne de la place Vendôme* », un monument symbole de la gloire de l'Empereur des Français, fondu dans le bronze des canons pris aux armées prussiennes en 1806. Le 13 août 1829, Charles X fait interdire la représentation de sa pièce de théâtre « *Marion Delorme* » pour atteinte à la majesté royale. Victor Hugo refuse l'offre d'une pension royale de quatre mille francs, qui est censée le dédommager, et rompt alors avec le régime en place.

Son œuvre littéraire évolue également. Le drame de « *Cromwell* » en 1827 puis le recueil des « *Orientales* » au mois de janvier 1829 et leurs retentissantes préfaces en dessinent la nouvelle orientation. L'écrivain réclame d'avantage de liberté dans l'art et dans la création. Ceci est le prétexte de la bataille littéraire qui accueille la représentation du drame « *Hernani* », dont la première a lieu le 25 février 1830 au Théâtre-Français. Victor Hugo se présente alors comme le chef de file de la **jeune génération romantique** en animant le Cénacle, un cercle qui se réunit dans son appartement de la rue Notre Dame des Champs où se rencontrent les écrivains et les artistes de la jeune génération romantique. Parmi ceux-ci : **Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Eugène Delacroix...** Le 23 novembre 1832, la censure royale s'exerce de nouveau à propos de sa nouvelle pièce de théâtre, « *Le Roi s'amuse* », représentée la veille sur la scène du Théâtre-Français.

Hugo est désormais un auteur à succès et s'illustre avec les poèmes publiés dans « *Les Feuilles d'automne* » en novembre 1831, « *Les Chants du crépuscule* » en 1835, « *Les Voix intérieures* » au mois de juin 1837 ainsi que dans « *Les Rayons et les Ombres* » en 1840. Ces recueils d'inspiration lyrique lui permettent de rivaliser auprès du public avec **Alphonse de Lamartine**, tandis que les représentations au théâtre de ses drames comme « *Lucrèce Borgia* », dont la première a lieu le 2 février 1833 à la Porte Saint-Martin, ou « *Ruy Blas* », en 1838 et avec Frédérick Lemaître dans le rôle titre, lui assurent de confortables revenus.

Victor Hugo montre également ses préoccupations humanitaires dans « *Le Dernier Jour d'un condamné* » au mois de février 1829, puis « *Claude Gueux* » en juillet 1834, où il se fait le **défenseur de l'abolition de la peine de mort**. Une voix puissante et inspirée, mais trop isolée dans le siècle. Un nouveau roman, « *Notre-Dame de Paris* », publié le 16 mars 1831, connaît également un grand succès d'édition. Ce drame passionnel qui se noue autour de la personne d'Esméralda, cette redécouverte d'un passé médiéval mythifié et placé en toile de fond en font l'une des œuvres emblématiques du mouvement romantique.

Le 7 janvier **1841**, Hugo est enfin élu à l'**Académie Française**, après quatre échecs retentissants. C'est pour l'écrivain la consécration de sa gloire littéraire.

A cette époque, Victor Hugo entreprend également **quelques voyages** en compagnie de Juliette Drouet. Les deux amants visitent ensemble la Bretagne et la Normandie en 1836, puis la Belgique en 1837, l'Alsace et la Provence en 1839 et enfin les bords du Rhin l'année suivante. En 1842, l'écrivain publie à cette occasion un recueil de textes intitulé « *Le Rhin* », des impressions de voyage étoffées de quelques réflexions de circonstances. Laissant en effet de côté les polémiques qui opposent les milieux littéraires français et allemands, ce texte se conçoit comme un véritable programme de politique étrangère pour la France de la Monarchie de Juillet. Victor

Hugo est ainsi favorable à l'unité allemande, celle-ci devant selon les vues de l'écrivain se réaliser au sein d'une Europe fédérale dont l'artère serait le Rhin, un axe franco-allemand.

Grâce à ses droits d'auteur, Hugo vit désormais avec de confortables revenus. Sa nouvelle demeure, située au 6 de la Place Royale (actuelle Place des Vosges) où il s'est installé au mois d'octobre 1832, est un lieu chic et mondain. Négociant habilement la publication de ses œuvres complètes, il vit dans l'aisance. A la différence de François-René de Chateaubriand, Hugo n'éprouve aucun regret pour le régime défunt, celui de la Restauration. Répondant à une commande du nouveau gouvernement, n'a-t-il pas rédigé un « *Hymne aux morts de juillet* » en 1831, exécuté au Panthéon lors de la célébration des « *Trois Glorieuses* » ?

A partir de 1837, l'écrivain est l'hôte assidu du duc d'Orléans, héritier du trône. Il se rapproche ainsi de la cour et se rallie bientôt à la Monarchie de Juillet. Le 13 avril 1845, le roi Louis-Philippe Ier le nomme Pair de France ce qui lui permet alors de siéger à la Chambre. Cependant, une nouvelle liaison avec une jeune femme mariée, **Léonie d'Aunet***, fait scandale. Les deux amants sont en effet surpris, le 5 juillet suivant, en flagrant délit d'adultère. Le prestige du notable en est éclaboussé, la jeune femme effectuera quant à elle deux mois de détention dans l'infamante prison de Saint-Lazare.

L'année 1843 amène de profonds bouleversements dans son existence. L'échec de sa nouvelle pièce de théâtre, « *Les Burgraves* », et surtout le décès accidentel de sa fille aînée **Léopoldine**, le 4 septembre, qui se noie avec son mari dans la Seine à Villequier, le touchent profondément. Au mois de novembre 1845, celui qui est un observateur attentif de la vie du peuple lors de ses promenades parisiennes entame un nouveau roman, qui devrait s'intituler « *Les Misères* ». Victor Hugo noircit pendant cette période des centaines de feuilles de papier, autant de textes qui seront publiés par la suite, pendant ses années d'exil ainsi qu'au soir de sa vie.

Éloigné des problèmes politiques malgré ses fréquentations, la **révolution de 1848** est pour l'écrivain une nouvelle commotion. Après avoir tenté de faire proclamer la régence de la duchesse d'Orléans, haranguant les ouvriers parisiens en armes place de la Bastille, le 24 février, il se rallie rapidement à la **Seconde République**. Le 2 mars suivant, Victor Hugo prononce d'ailleurs un vibrant discours Place des Vosges à l'occasion de la plantation d'un arbre de la liberté. Il appelle alors à vive voix l'avènement de la « *République universelle* ». Le 4 juin 1848, lors d'élection complémentaire, l'écrivain est désigné comme député de Paris à l'Assemblée Constituante puis, le 13 mai 1849, à l'Assemblée Nationale avec l'appui des conservateurs. Au Palais-Bourbon, Hugo, prenant place sur les bancs de l'Assemblée, s'installe à droite.

Au cours des « *Journées de Juin* » pendant lesquelles le pouvoir réprime une insurrection populaire, à l'origine de laquelle se trouve la fermeture des Ateliers nationaux, le représentant du peuple, qui avait appelé à faire disparaître ces ateliers de charité quelques jours plus tôt, fait partie des soixante délégués chargés de tenir l'Assemblée au courant de la situation. Il préside également au mois d'août de la même année le Congrès de la paix qui se tient à Paris. Victor Hugo prononce à cette occasion un discours pacifiste qui connaît un grand retentissement en Europe. Fondateur d'un journal d'opinion, « **L'Événement** », avec ses deux fils et avec l'aide d'Émile de Girardin le 31 juillet 1848, il fait campagne pour l'élection à la présidence de la République de Louis-Napoléon Bonaparte. L'écrivain est alors le fervent partisan d'une démocratie libérale et sociale.

Cependant la vision qu'a Victor Hugo de sa mission d'homme politique a évolué au cours des derniers mois. Si le notable est toujours aussi effrayé par la violence utilisée par les agitateurs socialistes, par Adolphe Blanqui ou Armand Barbès notamment, il montre de plus en plus ses préoccupations humanitaires, s'inquiétant de la condition du peuple. Victor Hugo rompt bientôt avec la majorité conservatrice en prononçant des **discours dénonçant la misère**, le 9 juillet 1849, puis critiquant la loi Falloux, le 15 janvier 1850, ainsi que le vote de restrictions à la pratique du

suffrage universel, le 20 mai suivant. « *L'Événement* » est d'ailleurs interdit au mois de septembre 1851.

Victor Hugo participe à l'opposition républicaine du coup d'État du 2 décembre. Avec quelques autres députés républicains, il tente de former un comité de résistance, de soulever le peuple des faubourgs de la capitale après avoir lancé un appel à l'armée. En vain. Placé le 9 janvier 1852 sur la **liste des proscrits** et désormais **interdit de séjour en France**, il s'est exilé à Bruxelles depuis le 11 décembre précédent, voyageant muni d'un passeport au nom de *Jacques-Firmin Lanvin*. Les deux décennies de règne de Napoléon III seront pour l'écrivain et l'homme politique des années d'opposition et d'éloignement. Cet **exil devient volontaire**, après son refus de l'amnistie offerte par l'Empereur avec le décret du 16 août 1859.

Victor Hugo réside alors à proximité de la France, dans les îles Anglo-Normandes de la Manche. Dans sa villa de Marine-Terrace à Jersey, il s'initie aux « tables parlantes » grâce à Delphine de Girardin, épouse de l'homme de presse. Cependant, le 27 octobre 1855, l'écrivain est expulsé par les autorités après avoir protesté contre la visite de l'Empereur Napoléon III en Angleterre. Installé à Guernesey, il fait l'acquisition de Hauteville-House en 1856. Souffrant de la gorge et du froid, le proscrit se laisse pousser la barbe à partir de 1861. Dans les années qui suivent, il s'éloigne de sa famille de plus en plus fréquemment, afin notamment de s'occuper du devenir de ses contrats d'auteur. Sa femme, malade décède le 27 août 1868 à Bruxelles.

L'exilé rappelle régulièrement aux sujets de l'Empereur son existence. Membre du Comité de résistance au coup d'État, Victor Hugo fait entendre sa voix au moment de l'organisation d'un plébiscite le 21 novembre 1852 et destiné au rétablissement de la dignité impériale dans la personne de Louis-Napoléon Bonaparte. Il rédige pour l'occasion une lettre de protestation. L'année suivante, le 21 novembre 1853, l'écrivain fait également paraître « **Les Châtiments** », un pamphlet dirigé contre Napoléon III qu'il a précédemment surnommé « **Napoléon-le-Petit** ». Son œuvre s'enrichit ensuite de romans qui constituent de véritables épopées humaines. « **Les Misérables** » publiés en 1862 sont un immense succès littéraire. Suivent « **Les Travailleurs de la mer** » en 1866 puis « **L'Homme qui rit** » en 1869. En 1859, un recueil de poèmes, « **La Légende des siècles** », qui vient après « **Les Contemplations** », s'inscrit dans cette veine d'inspiration.

Après la défaite de Sedan et la proclamation de la République, le 4 septembre 1870, Victor Hugo est de retour à Paris. Symbole vivant de la résistance républicaine au Second Empire, l'écrivain est accueilli en héros par la foule des Parisiens à la gare du Nord. Son « **Appel aux Allemands** », un texte maladroit et décalé, publié le 9 septembre suivant, n'ayant eu que peu d'effets sur les troupes ennemies, celles-ci entament un siège en règle de la capitale. Hugo participe alors à l'effort collectif de défense en distribuant les dividendes de ses droits d'auteur.

Élu député de la gauche républicaine dans la capitale le 8 février 1871, en seconde position après Louis Blanc mais devant Léon Gambetta, il démissionne quelques semaines plus tard, le 8 mars, peu satisfait de la volonté de restauration monarchique que montre l'Assemblée qui siège à Bordeaux. Victor Hugo n'approuve ni la paix signée le 1er mars 1871 ni l'accueil réservé à l'italien Giuseppe Garibaldi, celui-ci ayant pris part aux combats contre la Prusse aux côtés des Français. Se désolidarisant de l'aventure de la Commune, l'écrivain accueille néanmoins publiquement chez lui à Bruxelles, où il réside depuis le 22 mars, les communards réfugiés pendant la répression versaillaise.

Expulsé de Belgique, Victor Hugo se rend alors à Vianden au Luxembourg voisin. Il évoque bientôt les événements dramatiques de ces derniers mois dans « **L'Année terrible** », publiée en 1872. Le 7 janvier de la même année, l'écrivain est battu lors d'une élection législative partielle. Il lui faudra attendre quatre années et le 30 janvier 1876 pour retrouver sous la Troisième République un siège de parlementaire, en étant élu sénateur de Paris. Il milite alors au sein de l'assemblée pour l'amnistie des communards, celle-ci intervenant le 11 juillet 1880.

Entre temps, Hugo fait éditer de nouvelles œuvres. 1874 voit la parution de son dernier roman, « **Quatre-vingt treize** », dédié à la Révolution française et à la Convention. Des textes écrits le plus souvent pendant les années d'exil à Guernesey paraissent également : « *L'Art d'être grand-père* » au mois de mai 1877, « *La Pitié suprême* » en 1879, « *Torquemada* » en 1882, « *L'Archipel de la Manche* » au mois d'octobre 1883.

Cependant la santé du patriarche se détériore. Une congestion cérébrale qui le terrasse le 28 juin 1878 le laisse diminué. L'écrivain délaissera maintenant l'écriture, se contentant de mettre en forme et de publier ses productions inédites. En 1881, le nouveau régime « installé » fête son entrée dans sa quatre-vingtième année, ce qui donne lieu à une grande célébration populaire, le 27 février. L'avenue d'Eylau, dans la partie où il est installé depuis 1879, porte dorénavant son nom. Juliette Drouet décède le 11 mai 1883, Victor Hugo le **22 mai 1885** à 13 h 27 minutes, des suites d'une congestion pulmonaire.

La Troisième République lui offre alors des **funérailles nationales**. Celles-ci se déroulent le 1er juin suivant et sont l'occasion d'un vaste rassemblement populaire autour d'une des gloires nationales. La veille de l'événement, un immense catafalque stationné sous l'Arc-de-Triomphe permet à la foule de venir se recueillir pendant la nuit auprès du grand homme. Le corbillard des pauvres, que celui-ci a demandé dans son testament rédigé le 2 août 1883, s'élance enfin, suivi par un interminable cortège composé de deux millions d'admirateurs et de badauds. Il conduit le corps de Victor Hugo au Panthéon.

Pendant son long séjour à Hauteville-House, Victor Hugo ne fut point, exempt de peines. Sa dernière fille, Adèle, s'éprit d'un officier de marine anglaise commandant le stationnaire de Guernesey, l'épousa contre la volonté de son père, puis alla aux Indes, y perdit son mari et revint en France en 1872, la raison tellement troublée qu'on dut l'enfermer dans une maison de santé. Le 28 août 1868, Mme Hugo, malade, presque aveugle, meurt à Bruxelles. L'année suivante, Charles et François-Victor se rendent à Paris pour fonder avec Vacquerie et Paul Meurice un journal de vive opposition à l'empire, *Le Rappel*, et Hugo, resté seul avec Juliette Drouet, va prononcer un grand discours à la clôture du congrès de Lausanne. Lors du plébiscite de 1870, l'auteur des *Châtiments* protesta encore une fois en publiant un pamphlet intitulé *Non !* Quelques mois plus tard, le 4 septembre, l'empire croulait, laissant la France envahie, en proie à d'irréparables désastres. Après plus de dix-huit années d'exil, Hugo revient enfin à Paris, où ses amis et le peuple l'acclament. Il adresse alors aux Allemands un grandiloquent appel dans lequel il les convie à cesser la guerre, à fraterniser avec la France. Pendant le siège, il est garde national et participe aux souffrances communes. Ses *Châtiments*, réédités par Hetzel, se vendent à cent mille exemplaires. Dans un manifeste aux Parisiens, daté du 10 octobre, il demande la défense à outrance. Après la capitulation, aux élections du 8 février 1871, il est élu député de la Seine à l'Assemblée nationale, qui va siéger à Bordeaux. Ayant été violemment interrompu par la droite pendant un discours qu'il prononce le 8 mars, il écrit au président de la Chambre : « *Il y a trois semaines, l'Assemblée a refusé d'entendre Garibaldi ; aujourd'hui, elle refuse de m'entendre, je donne ma démission.* »

Le 13 mars, son fils Charles meurt subitement à Bordeaux d'une congestion cérébrale. Il ramène son corps à Paris, où ses funérailles sont célébrées le 18 mars, le jour même où éclate l'insurrection communaliste. Hugo se tient à l'écart ; il proteste également contre la Commune, qui renverse la Colonne (Vendôme), et contre le gouvernement de Versailles qui bombarde l'Arc de triomphe. Au moment où l'insurrection est écrasée, il est à Bruxelles et il offre un asile aux réfugiés de la Commune. La population, ameutée, saccage sa maison, il est expulsé de Belgique, va à Londres, puis revient à Paris. Porté par les radicaux, candidat à l'Assemblée nationale dans la

Seine, en 1872, Hugo échoua. Cette même année, il fonda avec son fils François-Victor, Meurice et Vacquerie, un journal démocratique, *Le Peuple souverain*, qui dura peu. Au mois de décembre 1873, il fut frappé d'un nouveau deuil, son fils François-Victor succomba dans un accès de fièvre chaude. Malgré tant de coups répétés, il restait vigoureux et fort, se retrempait dans le travail.

En 1876, il rentra dans la politique. Nommé délégué sénatorial dans la Seine, il adressa aux électeurs un éloquent, manifeste dans lequel il les adjurait d'affermir la République, et fut élu sénateur le 30 janvier. Au Sénat, il alla siéger à l'extrême gauche et ne prit que rarement la parole. Dans un discours du 22 mai, il demanda l'amnistie en faveur des condamnés de la Commune. Son mandat lui fut renouvelé en 1882 et il continua à ne tenir à la Chambre haute qu'un rôle effacé, se bornant à voter avec les républicains. Mais en revanche, son activité littéraire était extraordinaire.

À ses livres, *Actes et paroles* (1872) ; *L'Année terrible* (1872) ; *Mes fils* ; *Quatre-vingt-treize* (1873), il ajouta successivement *La Légende des siècles*, 2e série (1877) ; *L'Art d'être grand-père* (1877) ; *L'Histoire d'un crime* (1877) ; *Discours pour Voltaire* (1878) ; *Le Domaine public payant l'impôt* (1878) ; *Le Pape* (1878) ; *La Pitié suprême* (1879) ; *L'Âne* (1880) ; *Religion et religions* (1880) ; *Les Quatre vents de l'esprit* (1881) ; *Torquemada* (1882) ; *La Légende des siècles*, 3e série (1883) ; *L'Archipel de la Manche* (1883).

Dans cette dernière partie de sa vie, celui qu'Émile Augier appelait « le Père » était l'objet d'une admiration universelle et sa popularité était sans égale. Le 26 février 1881, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, Paris rendit à Victor-Hugo un solennel et touchant hommage : d'une fenêtre, ému jusqu'aux larmes, il vit défiler devant lui, l'acclamant et déposant des fleurs, des délégués de toute sorte et une innombrable foule.

Personne alors, pas plus à l'étranger qu'en France, ne contestait sa royauté littéraire. Ses anciens ennemis avaient désarmé. Tous les étrangers de distinction, de passage à Paris, altesses Royales, têtes couronnées, littérateurs, voyageurs, tenaient à l'honneur de visiter le poète. Dans son salon de l'avenue d'Eylau qui devait recevoir son nom quelques jours avant sa mort, Victor Hugo réunissait autour de lui, Mlle Drouet, grave et toujours affable, les deux enfants de Charles, Georges et Jeanne qu'il adorait, leur mère et ses visiteurs habituels. Sa verte vieillesse faisait l'admiration de tous.

En mars 1883 Victor Hugo vit s'éteindre Mlle Drouet qui présidait à tous ses dîners et à toutes ses réceptions. Celle que Pradier avait prise pour modèle, dans l'éclat de sa beauté, lorsqu'il sculpta la statue de Strasbourg, succomba dans de cruelles souffrances, d'un cancer de l'estomac.

Deux ans plus tard, **le 22 mai 1885**, après une agonie de huit jours, Victor Hugo cessait de vivre. Il avait demandé à être enterré civilement, conduit dans le corbillard des pauvres. La mort de Victor Hugo produisit une profonde émotion. Le gouvernement et la Chambre lui décrétèrent des obsèques nationales et les honneurs du Panthéon.

Née en 1820, **Léonie d'Aunet** a dix-neuf ans quand elle quitte Paris pour le nord du continent européen où elle embarque avec son mari, le peintre **François Biard**, sur le navire *La recherche*, en route vers le Spitzberg pour une expédition scientifique prestigieuse. Elle en tirera un récit *Voyage d'une femme au Spitzberg* qui connaîtra de multiples rééditions et que la collection Babel a remis à son catalogue depuis 1992.

C'est une femme, jeune belle, cultivée que Victor Hugo rencontre en 1844, peu après la mort de Léopoldine, alors que Léonie d'Aunet est jeune mère et dans la gloire de son aventure. S'ensuivra une véritable passion qui d'après les biographes récents de Hugo, lui a inspiré ses plus beaux poèmes d'amour. Cet amour l'entraînera, elle, dans des souffrances terribles : prison, opprobre, séparation de ses enfants.

Courageusement, elle reconstruira sa vie, chose guère facile pour une femme seule au XIXe siècle : elle sera journaliste et romancière.

Le voyageur et les femmes[

La réputation de Victor Hugo en tant qu'amateur de femmes (*coureur de jupons*) est connue. Il ne faut pas pour cela en conclure qu'il ait eu une attitude de « macho ». Ses récits de voyages vantent par exemple le rôle indispensable de la femme à l'auberge.

J'ai remarqué qu'il y a dans presque toutes les auberges une femme admirable. C'est l'hôtesse. J'abandonne l'hôte aux voyageurs de mauvaise humeur, mais qu'ils m'accordent l'hôtesse.

L'hôte est un être assez maussade. L'hôtesse est aimable. Pauvre femme ! quelquefois vieille, quelquefois malade, souvent grosse, elle va, elle vient, ébauche tout, achemine tout, complète tout, talonne les servantes, mouche les enfants, chasse les chiens, complimente les voyageurs, stimule le chef, sourit à l'un, gronde l'autre, surveille un fourneau, porte un sac de nuit, accueille celui-ci, embarque celui-là, et rayonne dans tous les sens comme l'âme. Elle est l'âme, en effet, de ce grand corps qu'on appelle l'auberge. L'hôte n'est bon qu'à boire avec des rouliers dans un coin.

En somme, grâce à l'hôtesse, l'hospitalité des auberges perd quelque chose de sa laideur d'hospitalité payée. L'hôtesse a de ces fines attentions de femme qui voilent la vérialité de l'accueil. Cela est un peu banal, mais cela agrée.

L'hôtesse de « La Ville de Metz » à Ste-Menehould est une jeune fille de quinze à seize ans qui est partout et qui mène merveilleusement cette grosse machine, tout en touchant par moments du piano. L'hôte, son père, - est-ce une exception ? - est un fort brave homme.⁴

Étaples. Il y a là une auberge comme je les aime, une petite maison propre, honnête, bourgeoise, deux hôtessees qui sont deux sœurs jeunes encore, fort gracieuses vraiment, de fort bons soupers de gibier et de poisson, et sur la porte un lion d'or qui a un air tout doux et tout pastoral, comme il convient à un lion mené en laisse par deux demoiselles. Les deux maîtresses du logis font bâtir en ce moment, elles agrandissent leur maison. C'est de la prospérité. J'en ai été charmé. Je n'ai pas trouvé de meilleure auberge dans toute la Belgique. J'excepte pourtant Louvain et Furnes.

À Louvain, c'est l'hôtel du « Sauvage », tenu par une brave grosse châtelaine flamande, la cordialité même.

À Furnes, c'est l'hôtel de « La Noble Rose », vieux nom de senteur allemande qui m'avait attiré. L'hôtesse ici est une jeune fille, fille des maîtres du logis, jolie et modeste et pourtant accueillant bien, sans mines et sans pruderie. On ne voit pas ses vieux parents. C'est elle qui fait tout dans la maison et qui gouverne le groupe grossier des servantes comme une petite fée. Elle a un air de dignité singulière que rehausse sa grande jeunesse. Je lui disais entre autres fadaises que la noble rose n'était pas seulement sur son enseigne⁵.

Le voyageur Hugo et le pourboire

Le plaisir de voir toutes ces choses belles ou curieuses, musées, églises, hôtels de ville, est tempéré, il faut le dire, par la grave importunité du pourboire. Sur les bords du Rhin, comme d'ailleurs dans toutes les contrées très visitées, le pourboire est un moustique fort importun, lequel revient, à chaque instant et à tout propos, piquer, non votre peau, mais votre bourse. Or la bourse du voyageur, cette bourse précieuse, contient tout pour lui, puisque la sainte hospitalité n'est plus là pour le recevoir au seuil des maisons avec son doux sourire et sa cordialité auguste. Voici à quel degré de puissance les intelligents naturels de ce pays ont élevé le pourboire. J'expose les faits, je n'exagère rien. [...]

Récapitulons : pourboire au conducteur, pourboire au postillon, pourboire au débâcheur, pourboire au brouetteur, pourboire à l'homme *qui n'est pas de l'hôtel*, pourboire à la vieille femme, pourboire à Rubens, pourboire au suisse, pourboire au sacristain, pourboire au sonneur, pourboire au baragouineur, pourboire à la fabrique, pourboire au sous-sonneur, pourboire au bedeau, pourboire à l'estafier, pourboire aux domestiques, pourboire au garçon d'écurie, pourboire au facteur ; voilà dix-huit pourboires dans une journée. Otez l'église, qui est fort chère, il en reste neuf. Maintenant calculez tous ces pourboires d'après un minimum de cinquante centimes et un maximum de deux francs, qui est quelquefois obligatoire, et vous aurez une somme assez inquiétante.

N'oubliez pas que tout pourboire doit être une pièce d'argent. Les sous et la monnaie de cuivre sont copeaux et balayures que le dernier goujat regarde avec un inexprimable dédain.

Pour ces peuples ingénieux, le voyageur n'est qu'un sac d'écus qu'il s'agit de désenfler le plus vite possible. chacun s'y acharne de son côté. Le gouvernement lui-même s'en mêle quelquefois ; il vous prend votre malle et votre portemanteau, les charge sur ses épaules et vous tend la main. Dans les grandes villes, les porteurs de bagages redoivent au trésor royal douze sous et deux liards par voyageur. Je n'étais pas depuis un quart d'heure à Aix-La-Chapelle que j'avais déjà donné pour boire au roi de Prusse.

Victor Hugo. Lettres à un ami
Le Rhin. Lettre XII